

Songez donc; il lui est interdit de sortir de chez elle habillée dans des toilettes qui ne soient pas *de son rang*...

Cette ardeur d'une chasse commençante — la plus forte des sensations pour les nerfs d'une Parisienne *de sa classe*...

Sa crainte que la bête attelée à cette voiture de hasard ne pût pas suivre les juments anglaises de sa cousine...

Conception aristocratique de l'amour : Jeanne de la Nodde a découvert que Valentine se rendait dans une maison modeste de la rue Lacépède. Premières réflexions :

Qu'un pareil logis servit d'abri aux amours d'une *marquise authentique*, venue ici d'un des plus nobles hôtels du faubourg Saint-Germain, c'était une hypothèse extraordinaire jusqu'à l'invraisemblance...

... Quel était l'homme de leur monde, arrivé dans cette maison quelques instants avant elle?... Ou bien cette maison abritait-elle quelque aventure plus romanesque encore? Valentine avait-elle, par suite de circonstances qu'aucune personne de sa société ne soupçonnait *formé une liaison hors de sa caste*?

C'est beau, l'aristocratie! Et ça inspire bien les grands romanciers dédaigneux des sujets et des hommes vulgaires!

**

Mais, dans *L'Eau profonde*, on a le devoir d'admirer aussi le style. On reconnaîtra « la maîtrise, de Paul Bourget ». Je crois cependant qu'il s'est « surpassé ».

Son style n'a rien perdu de sa précision; il est devenu alerte, facile, coulant, joli, harmonieux, souriant, fin, galant, gracieusement français.

Exemples :

Beaucoup de proverbes revêtent, en passant d'un pays dans un autre, une physionomie si différente que cette variation seule prouverait combien les caractères nationaux demeurent des réalités radicalement distinctes et irréductibles...

Ces deux petites phrases racontent cela dans le raccourci de leurs formules.

La portion dramatique de l'aventure ne fut, comme il arrive souvent, que l'explosion d'une mine longtemps creusée...

Un léger, un imperceptible *pli d'impertinence flottait*, plus encore qu'il ne se creusait au coin de ses narines minces...

Ce discours intérieur enveloppait un de ces redoutables secrets comme la vie élégante en cache tant sous ses rites frivoles.....

Elle la vit, marchant toujours de ce pied qui va droit vers son but.....

Mais si ces impressions de monotonie et de froideur laissent celui qui les éprouve au foyer conjugal à la merci des pires caprices des sens et même du cœur, ce foyer qu'il déserte n'en est pas moins le coin sacré auquel il tient par ses plus fortes fibres...

Était-ce possible? Jeanne avait trop besoin de répondre

oui à cette question pour que sa pensée ne se tendit pas aussitôt, et, dans les instants qui suivirent, à ramasser en bloc les quelques arguments qui pouvaient confirmer cette découverte inespérée...

Du coup, cette équipée de sa fière cousine avait réhabilité la maîtresse de Norbert à ses propres yeux, en rabaisant l'autre au même niveau...

L'ensemble réalisait un rêve vivant d'opulence fine...

Si la dangereuse et féline créature était descendue jusqu'au fond de cette résolution, sur laquelle elle s'endormit — en s'en estimant — elle se serait rendu compte qu'il y entrait beaucoup de prudence et très peu de magnanimité...

Ces pensées reproduisaient trop bien l'illogisme d'une situation qui se retrouve à peu près la même chaque fois qu'un homme se laisse entraîner à la périlleuse tentation, naturelle à certaines sensibilités composites, d'avoir deux femmes dans sa vie...

Ce qu'elle croyait connaître, en revanche, d'un coupable secret, caché sous ces dehors de grâce et de tiéreté, lui fit traduire à contre sens et cette rougeur et ce regard de sa victime. Elle n'y aperçut pas la pathétique secousse d'un cœur qui se débat dans l'agonie noire du doute et pour qui le moindre motif d'espérer est un sursaut vers une lumière...

La femme vaque aux innombrables courses que comporte l'orbe toujours agrandi de ses relations parisiennes...

Voilà les idées qui se levaient de ces feuillets déjà un peu jaunis, pour cet homme soudain mis en face de la plus bouleversante des révélations...

Les idées qui se lèvent pour nous de ces citations en face desquelles nous sommes mis, c'est qu'il y a dans ce style beaucoup d'art, du grand art!

**

La note de publicité jointe au volume jure ses grands dieux que les courtes nouvelles qui accompagnent, dans le livre, la longue histoire de *L'Eau profonde* « sont de même tonalité » : j'aime autant le croire que d'y aller voir.

J. ERNEST-CHARLES.



LES FÊTES DE RICHARD WAGNER A BERLIN

Le 1^{er} octobre dernier, un grand banquet de 800 couverts, en l'honneur de Wagner, fut donné au Wintergarter de Berlin, à l'occasion de l'inauguration de sa statue. Ce banquet eut lieu sous la présidence du prince Frédéric-Henri de Prusse, et la plupart des grandes nations y avaient leur représentant qui devait prendre la parole en leur nom. C'est ainsi que M. Savory, ancien lord-maire de Londres, était désigné pour parler au nom de l'Angleterre; M. Payne, professeur de composition musicale à l'Université d'Harvard, devait parler au nom des États-Unis; et le comte de San-Martino, au nom du gouvernement italien. Seule, la France n'avait point de représentant officiel. C'est alors que M. Chéramy, le collectionneur bien connu, qui se trouvait parmi les amateurs étran-

gers, fut pressenti pour prendre la parole au nom des wagnériens français. Il prononça le discours suivant qu'il nous a paru intéressant de reproduire et qui eut un vif succès parmi les auditeurs.

ALTESSE ROYALE,
MESDAMES, MESSIEURS.

Après les paroles, éloquentes et autorisées, que vous venez d'entendre, c'est une grande témérité que de vous demander quelques minutes d'attention. Pourtant, dans une telle fête, il n'est pas possible qu'aucune parole ne soit prononcée au nom des très nombreux admirateurs que Richard Wagner compte en France. Fût-ce par la voix d'un de ses représentants les plus humbles, par une voix qui n'a rien d'officiel, il convient que la France artistique et pensante s'associe publiquement à cette solennelle glorification.

Mon seul titre, ou plutôt ma seule excuse, pour oser parler devant une telle assemblée, c'est d'être en France l'un des plus anciens, l'un des plus fervents admirateurs de Richard Wagner. En 1860, il y a quarante-trois ans, j'assistais aux concerts qu'il a donnés à Paris, à l'ancien Théâtre Italien. En 1861, j'étais à la troisième et dernière représentation de *Tannhäuser*. Hélas ! j'étais jeune alors, trop jeune pour comprendre encore toute la pensée du Maître ; mais je frémissais d'un juvénile enthousiasme, tandis que les clameurs stupides de l'ignorance et de l'envie grondaient autour de ces œuvres immortelles, qui ne sauraient être comparées qu'aux antiques tragédies d'Eschyle et de Sophocle, et aux drames du divin Shakespeare.

Aujourd'hui, devant le beau monument que la ville de Berlin, — grâce à vous, Messieurs, — vient d'ériger ; aujourd'hui, l'ignorance et l'envie n'ont plus qu'à se taire. Le génie du Maître a conquis le monde. Dans toute l'Europe intellectuelle, par delà les mers, dans les deux Amériques, c'est une immense et universelle acclamation, qui grandit et qui monte comme une tempête, et qui, de tous les points de l'horizon, vient saluer l'œuvre et le nom de Richard Wagner !

Et c'est pourquoi, avec cette haute et sûre conception des choses que l'on retrouve dans tous ses actes, Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne a voulu que ces fêtes eussent un caractère international.

Richard Wagner, en effet, n'est pas seulement un génie allemand, pas plus que Shakespeare n'est seulement un génie anglais. De tels hommes n'appartiennent pas seulement au pays qui les a vus naître ; ils sont les citoyens glorieux de la grande et sereine Patrie des Intelligences. Devant eux, les frontières politiques et naturelles des nations s'effacent. Ils sont les Maîtres, les Pères intellectuels de tout ce

qui, dans le monde, vit par la pensée. Il semble qu'ils expriment, qu'ils incarnent, qu'ils résument dans leur personnalité surhumaine l'âme de l'Humanité tout entière.

Mais dans l'œuvre de Wagner, comme dans celle de Shakespeare, il n'y a pas que la grandeur et la force. Il n'y a pas que Wotan, Lohengrin, Tristan et Parsifal. Il y a aussi la beauté de la femme, la tendresse, l'amour, la grâce, le charme féminin, personnifiés par ces figures adorables : Senta, Eva, Elsa, Brunhilde, Sieglinde, Isolde. C'est pourquoi, à la tête de votre comité, vous avez placé comme présidente Son Altesse Royale, la Princesse Charlotte de Saxe Meiningen, qui était tout indiquée pour conduire au devant du vieux Maître, les mains chargées de couronnes et de fleurs, l'élite des femmes intelligentes de toutes les nations ; — la Princesse Charlotte qui, si noblement, continue la tradition des grandes Princesses de la Renaissance et des deux derniers siècles et qui montre que, dans la famille de Frédéric le Grand, la grâce est innée, et que l'esprit est comme un don de naissance héréditaire.

Je lève mon verre en l'honneur de Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, qui a bien voulu accepter le patronage de ces belles fêtes, et s'y faire représenter par l'un de ses fils, Son Altesse Impériale le prince Eitel Frédéric, — en l'honneur de la Présidente de votre Comité, Son Altesse Royale M^{me} la Princesse Charlotte, en l'honneur de MM. les Présidents et Membres de votre Comité.

Et, du fond du cœur, au nom de tous les admirateurs de Richard Wagner en France, je remercie les organisateurs de ces fêtes, qui nous réunissent dans un même sentiment de respectueuse admiration.

Oui, que les Présidents et Membres du Comité de Berlin, qui ont eu plus d'un obstacle à surmonter, soient ici hautement félicités et remerciés !

Et maintenant, permettez-moi un dernier mot. Avec la plus profonde, avec la plus religieuse émotion, laissez ma pensée revenir vers Richard Wagner lui-même. Quand le Maître, aux prises avec les plus âpres difficultés de la vie, écrivait ses chefs-œuvre ; quand pour lui tous les théâtres étaient obstinément fermés, — du fond de sa solitude de Triebtschen, — a-t-il pu pressentir une semblable apothéose ? A-t-il entrevu dans ses veilles qu'un jour son nom, salué, honoré, acclamé de tous, resplendirait dans un tel rayonnement de triomphe et de glorification ?

O Maître, ô fier et noble Génie, l'heure est venue, qui te venge de toutes les souffrances, de toutes les humiliations d'autrefois. Reçois avec bonté l'hommage pieux de cœurs dignes de te comprendre et de t'admirer. Jouis en paix de ta gloire, si laborieusement conquise. Laisse-nous te remercier de cette joie nouvelle que tu nous donnes aujourd'hui, de

ces fêtes à la fois si grandioses et si touchantes, inspirées par toi, organisées en ton honneur, et qui, sous l'évocation de ton nom immortel, sont comme une splendide communion d'âmes dans l'Idéal !

P. A. CRÉRAMY.

Après ce discours, qui a provoqué les plus vifs applaudissements, l'orchestre exécute la Marseillaise, que l'auditoire tout entier écoute debout.



LA COMPOSITION DANS LES PREMIERS ROMANS DE G. DE MAUPASSANT

(Suite et fin) (1).

II

Les deux premiers romans de Maupassant suivent exactement la vie de l'auteur et reproduisent les milieux où il a vécu. En comparant *Une Vie* et *Bel Ami* avec les nouvelles de la même époque, on voit que l'écrivain a toujours emprunté son inspiration au monde qui l'entourait : la nature ou la société qu'il avait sous les yeux, les hommes qu'il fréquentait constituent la seule matière sur laquelle son esprit travaillait, une matière qu'il a reprise plusieurs fois, pour en épuiser en tableaux successifs tous les différents aspects.

Ce travail de composition progressive ne s'applique pas seulement au sujet, au cadre et aux personnages du roman. Un grand nombre d'épisodes qui font partie de l'intrigue sont des thèmes dont Maupassant s'est servi plusieurs fois. Son esprit, qui apercevait d'abord le détail infime ou l'incident restreint, n'a découvert que peu à peu les qualités dramatiques que ce détail ou cet incident pouvait présenter pour une action d'ensemble. Il avait pris l'habitude de circonscrire son observation, de la fixer sur un seul être ou sur une seule chose jusqu'à ce qu'il en eût saisi le caractère ou le trait expressif : les notes qu'il prenait pouvaient lui fournir le sujet de plusieurs études sous forme de récits clairs et rapides. Quand il écrivit ses premiers romans, il ne renonça pas à cette méthode d'invention ; mais souvent son action, au lieu de se développer par le déroulement logique d'un même caractère ou d'une même situation, s'amplifie et s'enrichit par la juxtaposition d'observations ou d'études de détail. Ainsi, à la trame du roman, sont venus s'ajouter peu à peu beaucoup de morceaux séparés qui s'étaient d'abord

mieux prêtés au genre de la nouvelle, et dont nous trouvons une ou plusieurs fois le prototype dans les recueils contemporains ou dans les fragments posthumes.

Le recueil *Le Père Milon* ne contient pas moins de quatre récits qui se retrouvent dans *Une Vie*. *Par un soir de printemps* est un épisode des fiançailles de Jeanne : la promenade des deux amoureux sous les arbres du parc baignés par le clair de lune, la question tendrement inquiète du jeune homme à sa fiancée, et la brusque émotion de la vieille fille, tante Lison, tous les détails essentiels sont identiques dans la nouvelle et dans le roman (1). Mais le caractère de tante Lison est plus étudié dans la nouvelle, et les fiançailles des deux jeunes gens sont « comme enveloppées, roulées dans une tendresse délicieuse », qui appelle le mot de la fin et justifie ainsi tout le récit. Dans le roman, tante Lison n'est qu'un personnage épisodique, très effacé ; d'autre part, les relations des deux fiancés ne comportent pas cette intimité sentimentale qui rend vraisemblable la promenade au clair de lune avec la phrase exquise de Julien. Tout le morceau paraît donc un peu artificiel, et l'action pourrait en être allégée sans inconvénient, si l'auteur n'avait pas eu l'intention d'utiliser un souvenir qu'il avait noté autrefois et qui se suffisait à lui-même. Il en faut dire autant de *La Veillée* : une religieuse et un magistrat veillent le corps de leur mère et retrouvent, au fond d'un vieux secrétaire, tout un paquet de lettres d'amour que la morte chérie échangeait avec son amant ; ce sujet tragique portait en lui toute sa valeur et tout son effet, et ne pouvait qu'être affaibli par le contact d'événements étrangers. La même découverte douloureuse, faite par Jeanne au chevet de sa mère (2), ralentit l'action d'*Une Vie*, parce que rien ne nous y a préparés et que rien ne s'y rattache dans la suite de l'intrigue. En revanche, il y a dans *Vieux objets* quelques pages charmantes sur les bibelots usés qui prennent, au soir de l'existence, une signification de témoins anciens, et qui bavardent sans fin sur les êtres ou les choses du passé ; ces pages forment un épisode très naturel de la détresse de Jeanne, quand elle abandonne le château des Peuples, rempli des souvenirs de sa jeunesse (3). On croirait presque que, par un procédé inverse de celui qui lui était habituel, Maupassant a repris le passage très court d'*Une Vie* pour le développer et en tirer toute la signification profondément humaine dans la nouvelle délicate qu'il a appelée *Vieux objets*. Enfin, dans le *Saut du berger*, le des-

(1) *Une Vie*, p. 60 à 67.

(2) *Une Vie*, p. 215 à 218.

(3) *Une Vie*, p. 294 à 295.

(1) Voir la *Revue Bleue* du 31 Octobre 1903.